

quise, brune, pâle, avec de grands yeux tristes et un beau sourire, que se portaient les hommages des nouveaux venus, s'inclinant devant la fiancée après avoir quitté le prince. Un gros homme, au type russe, les moustaches rudes, d'un gris roux, et le cou apoplectique, se tenait debout à côté d'elle, serré dans sa radingote comme dans une tunique militaire.

Parfois, se penchant à demi et frôlant, de la brosse de ses moustaches, l'oreille blanche de la jeune fille, il lui demandait :

—Etes-vous heureuse, Marsa ?

Marsa ! Le nom hongrois de Marthe : *Mart-sa*.

Et Marsa répondait, le sourire perdu dans un soupir, dans une contemplation vague de l'infini :

—Oui, mon oncle... très heureuse !

Tout près de Marsa, une petite femme, encore fort jolie, quoique d'un certain âge, — l'âge des *évaulés* et de l'enbonpoint, — brune, avec un nez très fin, une petite bouche sensuelle, rouge comme les deux lobes charnus et colorés de ses oreilles, des cheveux noirs admirables, et qui, d'une petite main grasse, potelée, aux ongles roses, tenait devant ses yeux myopes un lorgnon à manche d'or, disait à un homme aux cheveux crépus, d'aspect assez farouche, avec un front volontaire, hérissé d'une toison blanche comme la laine d'une brebis, les narines larges d'un nez court, presque écrasé, s'ouvrant sur une grosse moustache :

—Eh bien ! mon cher Varhély, je suis enchantée de l'idée du prince !... Je m'amuse beaucoup !... Je vais beaucoup m'amuser !... Savez-vous que c'est très galant l'invention de ce déjeuner au fil de l'eau ?... Vous ne trouvez pas ?... Voyons, égayez-vous un peu, Varhély !

—J'ai donc l'air attristé, baronne ?

Yanski Varhély, l'ami du prince Andras, était pourtant très heureux, malgré son air un peu sombre. Physionomie slave, déjà vieux, mais d'une robustesse de chêne, vêtu tant bien que mal, sans façon mais sans vulgarité, il regardait tour à tour la petite femme qui lui parlait, et Marsa, si différentes, l'une de l'autre : la fiancée d'Andras, élancée comme un beau lys, la petite baronne Dinati ramassée et charnue comme un beau fruit.

Et elle lui plaisait décidément, cette Marsa Laszio, contre laquelle, instinctivement, il avait eu préventions lorsque Zilah lui avait parlé, pour la première fois, de l'épouser. Faire d'une Tzigane, — car elle était à demi Tzigane, Marsa, — une princesse Zilah semblait au comte Varhély une résolution un peu hardie. Il n'avait d'ailleurs jamais beaucoup compris les fantaisies de la passion, ce soldat retraité de l'héroïsme, et Andras lui semblait, en cela comme en toutes choses, un peu bien romanesque. Mais le prince était libre après tout, et un Zilah fait bien ce qu'il fait.

Puis, par la réflexion, le mariage de Zilah était devenu une joie pour Varhély. Il venait de le répéter encore tout à l'heure à l'oncle de la fiancée, le général Vogotzine.

La baronne Dinati avait donc grand tort de soupçonner chez le vieux Yanski Varhély une arrière-pensée.

Comment Varhély n'eût-il pas été enchanté, puisqu'il voyait Zilah rayonnant, fou de bonheur ?

La taille de jeune homme vigoureux et souple du prince Andras se détachait, là bas, vers l'entrée du bateau, et Varhély regardait Zilah recevoir ses derniers invités.

On allait partir maintenant, lever l'ancre et longer les quais dans une fanfare.

Déjà Paul Jacquemin, jetant ses derniers feuillets au groom de l'*Actualité*, descendait allègrement la passerelle. Zilah ne le regarda guère, car il poussa un véritable cri de joie en voyant le reporter suivi d'un jeune homme que le prince n'attendait pas.

—Menko ! Mon bon Michel ! dit Andras en ten-

dant les deux mains au nouveau venu qui s'avancait très pâle. Eh ! par quel hasard, mon cher enfant ?

—J'ai appris à Londres que vous donniez cette fête... Les journaux de là-bas avaient annoncé votre mariage... Je n'ai pas voulu attendre plus longtemps... Je...

Il semblait, en parlant, hésiter un peu, comme mécontent, troublé, et tout à l'heure, — Zilah ne l'avait point remarqué, — il avait eu une brusque envie de remonter tout à coup sur le quai et de laisser le bateau s'éloigner sans y mettre le pied.

Michel Menko n'avait pourtant pas l'air d'un timide.

Maigre, mince, d'une élégance fière, ce Michel laissait trop aisément paraître sur son visage qu'un sang à fleur de peau devait colorer d'ordinaire et qui maintenant était presque blême, contracté et maladif, une inquiétude ou une tristesse. Homme du monde, à tournure de diplomate militaire, il cherchait instinctivement quelqu'un parmi les invités du prince, et son regard fouillait le pont du bateau avec une sorte de colère sourde.

Le prince Andras ne voyait qu'une chose dans l'apparition soudaine de Menko : le jeune homme qu'il aimait profondément et dont il était un peu le cousin, le seul parent qu'il eût au monde, — une de ses aïeules étant une comtesse Menko, — son cher Michel assisterait à son mariage. C'était une surprise aimable. Il croyait Menko malade à Londres. Menko reparaisait. La journée, décidément, était heureuse.

—Ah ! quelle joie vous me faites, cher ami, disait-il d'un ton d'affection quasi paternelle.

Et chacune de ces démonstrations d'amitié semblait embarrasser un peu plus le jeune comte. Sous la correction mondaine, l'évidence d'un tempérament impérieux, troublé pourtant, apparaissait dans le moindre coup d'œil ou le moindre geste de cet homme de vingt-sept ou vingt-huit ans. On devait facilement se figurer, en le voyant passer, ce beau garçon, élancé, fin et résistant comme de l'acier, ayant rejeté le frac du mondain et revêtu l'uniforme du hussard hongrois. L'œil gris de Menko, d'un ton inquiétant, à reflets bleus qui faisait penser à une eau reflétant un orage, devenait triste à l'état immobile, et plein d'éclats menaçants dès qu'il se ranimait.

Le regard du jeune homme avait eu précisément cet éclat agressif en découvrant, là-bas, à l'avant, à demi cachée parmi les fleurs, Marsa assise ; puis, brusquement, dans ses prunelles, une expression singulière de douleur ou d'angoisse succédait à ce jaillissement : une flamme, presque aussitôt éteinte qu'allumée et disparaissant au fond de cet œil gris, avec la rapidité d'une lueur d'étoile filante.

Il n'y eut plus chez Menko que l'attitude et l'expression correcte du gentleman lorsque le prince Zilah lui dit :

—Eh bien ! Michel, allons saluer ma fiancée... Varhély est là aussi !

Zilah amena alors par la main Menko, très pâle, vers Marsa, et dit à la jeune fille :

—Ma joie est complète, vous voyez !

Elle, tandis que Michel Menko la saluait profondément, inclinait à peine sa tête brune avec une lenteur froide et ses grands yeux, sous l'ombre des sourcils, semblaient chercher les prunelles grises du jeune homme et ne les trouvaient pas.

Et devant Marsa, qui n'avait presque point bougé, — aussi blanche qu'un marbre, — Andras se tenait maintenant ayant rapproché Varhély de Michel et, chaque main appuyée sur l'épaule d'un de ces deux amis qui, pour lui, résumaient toute sa vie : Varhély, le passé, Michel Menko le rajeunissement et l'avenir :

—Ah ! dit-il avec une joie attendrissante, si l'on n'avait point cette niaise superstition de croire qu'il ne faut pas crier son bonheur trop haut, comme je dirais que je suis heureux !... (A suivre.)

## FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE.

### Histoire d'un Trésor.

Il fit une pause.

« Que cette maison soit un doux abri où tout parle de paix à l'enfant qui aura souffert. J'ai brûlé là-haut son potrait et tous les menus objets qui lui eussent trop vivement rappelé les joies passées devant les douleurs présentes. Adieu, ma pauvre Margotte ; tu as été pour nous une fidèle servante et une bonne amie. Reçois, toi aussi, l'adieu de ton vieux maître. »

Il l'embrassa à plusieurs reprises avec une émotion profonde.

« J'ai assuré ton sort, ma brave et excellente femme, dit-il avec un pâle sourire. Toi aussi, souviens-toi de moi, et si tu en fus contente, pense-y et ne crains pas de me pleurer. »

C'est ainsi qu'il sortit de la Folie-Torancy pour n'y plus rentrer.

#### XLI

Roland de Valrémy se rendit à l'endroit où Madeleine avait laissé son adresse. Elle était très souffrante de la réaction de tant d'angoisses morales. La pauvre enfant, dès qu'elle revit son amant, rougit jusqu'à la racine des cheveux, et voila sa figure de ses mains en versant des larmes. Elle avait une fièvre assez forte. Lui-même était fatigué de la route et n'était pas entièrement rétabli. Ils causèrent une grande heure. Roland s'efforçait de la rassurer. Madeleine, demi-heureuse, demi-inquiète, le regardait et songeait au passé. On était alors au mois de février. Les fêtes du carnaval allaient commencer. A cette époque, Paris n'avait encore rien perdu de cette grosse gaieté qui s'épanchait jadis et coulait à pleins trottoirs dans les rues pavoisées, bariolées, couvertes du flot changeant des masques, d'un ruban hurlant de chars qui croulaient sous des personnages multicolores et de cavalcades fantastiques. Il semble aujourd'hui que la raison refroidie ait éteint les mascarades, ce fruit des pays ensoleillés qu'on nomme Venise, Florence, Rome, Naples. Plus de bruit, plus de rires. Quelques guenilles étranges qu'on regarde comme curiosité, par désceuvrement, dont on se détourne par dégoût. Quelques créatures prises de vin, l'inévitable cortège du beuf-gras qui, par son obligation même, paraît au milieu de la foule sérieuse si héroïquement ; si homériquement bête. Voilà notre carnaval. Mais nous avons dit adieu à cette folie française à qui les rues et les échos étaient trois jours ouverts sous l'abri du masque. Elle a perdu ses grelots et sa marotte. Plus de lazzi, plus d'éclats de rire autour d'un mot inattendu, souvent fin, souvent attique, saisi au vol par le peuple le plus spirituel du monde. La plaisanterie française, lestement troussée, sautait ces jours-là les ruisseaux, et l'aigre voix d'Arlequin la répandait d'un chariot ou d'une fenêtre à la manière romaine, avec de la farine, de l'anis et des pommes, ces oranges gauloises.

Mais alors ces choses-là existaient. Le brouhaha s'élevait le dimanche, et le mercredi des Cendres avait peine à endormir sous sa robe grise les fous mal apaisés.

Roland voulait profiter des fêtes de cette époque pour éblouir Madeleine et la produire devant ses amis. Le dimanche gras avait été le jour fixé par Valrémy pour pendre la crémaillère. Il n'en avait rien dit à la malade qu'il voyait quelques minutes par jour et qu'il abandonnait aux soins de Rolly.

Celui-ci, arrivé à Paris quelques heures après lui, avait été introduit par son cousin chez Made-